

Enquête santé 2016

Vie affective et sexuelle des étudiant·e·s

Cahier 4

Les pratiques sexuelles

Une nécessaire prévention

Professeur Jacques MARQUET

Avec la collaboration
de François Braghini,
Martin de Duve,
Anne-Sophie Marq
Anne-Sophie Masureel



Ce carnet aborde une partie des résultats d'une enquête en ligne diffusée aux étudiant-e-s de l'UCL en février 2016.

L'enquête sur la vie affective et sexuelle des étudiant-e-s s'inscrit dans un cycle d'enquêtes portant sur la santé des étudiants. Ces enquêtes sont rédigées en concertation entre les équipes de terrain (Service d'aide aux étudiant-e-s et Univers santé et des experts dans leur discipline.

En 2015, l'enquête portait sur la consommation d'alcool. En 2017, l'enquête santé portera l'alimentation et l'activité physique des étudiants ; en 2018, elle sera consacrée au bien-être et à la qualité de vie.

En effectuant ces enquêtes à travers l'Observatoire de la vie étudiante, l'UCL vise à monitorer la santé des étudiants pour orienter les politiques d'Univers santé et du Service d'aide ainsi qu'à observer l'évolution du comportement des étudiants et l'impact des politiques de prévention.

Les communications sur les résultats de ces enquêtes sont disponibles sur le site intranet de l'UCL. Des publications scientifiques sont prévues à plus long terme.

Les pratiques sexuelles des étudiant·e·s de l'UCL

Jacques MARQUET avec la collaboration de François BRAGHINI, Martin DE DUVE, Anne-Sophie MARQ et Anne-Sophie MASUREEL

Dans l'enquête sur la vie affective et sexuelle réalisée en février 2016 auprès des étudiant·e·s de l'UCL, les pratiques sexuelles ont fait l'objet d'une investigation explicite, mais néanmoins limitée comparativement aux enquêtes qui explorent de façon systématique le large répertoire des pratiques sexuelles possibles, son évolution dans le temps et en fonction des partenaires. Cette option s'explique essentiellement par la volonté de limiter la taille du questionnaire, de nombreux autres thèmes devant être abordés.

Dans ce Cahier n°4, nous abordons trois thèmes : celui des pratiques sexuelles pénétratives (ou avec pénétration) au sens large dans le cadre des relations en cours, celui des pratiques sexuelles faisant intervenir les nouvelles technologies, et enfin celui des conséquences indésirables de certains comportements sexuels. Pour plusieurs sous-thématiques, malheureusement, l'analyse n'abordera que les réponses des étudiantes ; une erreur de filtre ayant malencontreusement écarté les étudiants de sexe masculin d'une batterie de questions. La question de la protection contre une éventuelle grossesse ou contre les infections sexuellement transmissibles, abordée dans les *Cahiers 1 et 2* (Marquet, 2016¹, 2017²), ne fait plus l'objet d'une analyse spécifique.

Méthodologie et contexte

En février 2016, l'ensemble des étudiant·e·s de l'UCL ont été invité·e·s à répondre en ligne à un vaste questionnaire abordant une multitude de thématiques en lien à la vie affective et sexuelle. Au total, **2286 étudiant·e·s ont accepté de répondre à cette enquête**. Les données ont été redressées afin de présenter un échantillon représentatif par sexe et par âge de la population étudiante de l'UCL début 2016. Cette correction n'exclut cependant pas des biais liés au processus d'auto-sélection. Autrement dit, accepter de dévoiler une partie de sa vie affective et sexuelle témoigne déjà en soi d'un rapport spécifique à l'objet de l'enquête. Malgré cela, le nombre de répondant·e·s est important et les données récoltées sont riches d'enseignements pour les acteurs de la vie universitaire et de la vie étudiante.

Il a été décidé que la communication des principaux résultats de l'enquête à la communauté universitaire se ferait via la publication de cahiers thématiques de format réduit (12 pages).

¹ Marquet J., 2016, *IST/SIDA : quelles connaissances ? Dépistage, préservatif : quelles pratiques ?*, Cahier 1, Louvain-la-Neuve, Service d'aide aux étudiant(e)s, Observatoire de la vie étudiante, Univers santé, Centre interdisciplinaire de recherche sur les familles et les sexualités.

² Marquet J., 2017, *Les relations naissantes. Caractéristiques et significations*, Cahier 2, Louvain-la-Neuve, Service d'aide aux étudiant(e)s, Observatoire de la vie étudiante, Univers santé, Centre interdisciplinaire de recherche sur les familles et les sexualités.

Comme dans les cahiers précédents, la population des répondant·e·s sera rapidement représentée, afin de garantir à chaque cahier une autonomie de lecture.

Les répondant·e·s

La population considérée dans ce cahier est variable d'un thème à l'autre. Les questions portant sur les pratiques sexuelles pénétratives n'ont pas été posées pour les relations terminées au moment de l'enquête, mais uniquement pour celles en cours à ce moment. Dans un souci d'homogénéisation de la population, on l'a aussi limitée aux 18-30 ans³. Après redressement, ce sous-échantillon est composé de 745 individus : 58%⁴ de femmes et de 42% d'hommes. Pour chaque individu, qu'il soit mono ou pluri-partenaire, la documentation précise ne porte ici que sur une relation, la dernière.

Suite à une erreur de filtre, les questions relatives aux « nouvelles pratiques sexuelles » n'ont été posées qu'aux étudiantes, soit 971 individus. Cette sous-population constitue cependant un maximum, vu que certaines questions impliquent des filtres supplémentaires comme, par exemple, le fait d'avoir déjà eu un·e partenaire sexuel·le.

Pour les questions relatives aux conséquences indésirables de comportements sexuels spécifiques, celles traitant de la contraction éventuelle d'une infection sexuellement transmissible s'adressent aux étudiants des deux sexes ayant déjà eu des rapports sexuels (n=1282), celles portant sur les grossesses non désirées ne s'adressent qu'aux étudiantes ayant déjà eu des rapports sexuels (n=691), et, enfin, certaines n'ont malencontreusement été posées qu'aux étudiantes (n=971). Les sous-populations spécifiques seront précisées pour chaque tableau.

Première partie : Les pratiques sexuelles pénétratives (et associées)

Introduction

Sous ce titre, nous considérons deux pratiques sexuelles explicitement pénétratives – les rapports vaginaux et les rapports anaux – et deux pratiques sexuelles associées – les rapports bucco-génitaux et les rapports incluant l'usage de jouets sexuels. Cette section doit être lue en tenant compte du fait que nous avons estimé qu'une personne avait déjà eu des rapports sexuels si elle avait déjà eu au moins une des pratiques suivantes : pénétration vaginale ou anale, rapports bucco-génitaux (fellation et/ou cunnilingus). Par effet de sélection, les étudiant·e·s ici pris·e·s en compte ont fatalement au moins une réponse positive pour l'une de ces trois questions. On verra cependant qu'elles ne connaissent pas la même fréquence. Les résultats seront ventilés par sexe et en fonction du rang de la relation. Le titre « première relation » renvoie à la relation en cours de celles et ceux n'ayant eu qu'un·e partenaire et le

³ Pour plus d'explications, voir Marquet J., 2017, *Les relations en cours. Une mise en couple prudente*, Cahier 3, Louvain-la-Neuve, Service d'aide aux étudiant(e)s, Observatoire de la vie étudiante, Univers santé, Centre interdisciplinaire de recherche sur les familles et les sexualités.

⁴ Si les tableaux présentent des pourcentages avec une décimale, sauf exceptions, dans le corps du texte ces nombres ont été arrondis afin de prendre distance par rapport au fétichisme de la précision de la mesure.

titre « dernière relation » à la relation en cours de celles et ceux ayant eu plusieurs partenaires au cours de leur vie. Afin d'éviter toute confusion, lorsque l'on indique d'un-e étudiant-e a pratiqué la pénétration vaginale dans le cadre de sa première relation, cela ne signifie nullement que cette pratique a eu lieu lors du premier rapport sexuel, mais bien avec le premier ou la première, et actuellement unique, partenaire.

Deux pratiques largement répandues : les rapports vaginaux et les contacts bucco-génitaux
Les rapports vaginaux (dans le cadre des relations hétérosexuelles) et les contacts bucco-génitaux sont des pratiques sexuelles rapportées par un minimum de 95% des étudiant-e-s.
 Pour celles-ci, on ne note de différences statistiquement significatives, ni en fonction du sexe, ni en fonction du rang de la relation. Ces résultats rejoignent ceux présentés par Bozon (2008)⁵ qui évoque une « diffusion spectaculaire » des pratiques bucco-génitales depuis les années 70' et qui s'est poursuivie depuis, et qui souligne la proximité des déclarations des femmes et des hommes en la matière.

Tableau n°1 : Relations en cours – Pourcentages de pratiques sexuelles pénétratives et associées en fonction du sexe et du rang de la relation^{6 7}

		Sexe		Rang de la relation		Total
		Hommes	Femmes	Première relation	Dernière relation	
Avec cette personne, avez-vous déjà eu						
Des rapports vaginaux ? § (Sexe : ° ; Rang : °)	Oui	98.5	98.0	89.1	98.3	98.2
	Non	1.5	2.0	1.9	1.7	1.8
Des jeux érotiques incluant la pénétration de l'anus de l'un des deux partenaires ? (Sexe : ° ; Rang : ***)	Oui	27.9	28.2	21.8	32.9	28.1
	Non	72.1	71.8	78.2	67.1	71.9
Des contacts oraux, c'est-à-dire mettant en contact la bouche et les organes sexuels (fellation ou cunnilingus) ? (Sexe : ° ; Rang : °)	Oui	94.9	95.8	94.1	96.2	95.3
	Non	5.1	4.2	5.9	3.8	4.7
Des jeux érotiques incluant des jouets sexuels ? (Sexe : * ; Rang : °)	Oui	25.6	32.9	28.5	30.9	29.9
	Non	74.4	67.1	71.5	69.1	70.1

§ Sélection supplémentaire : ne sont pris-e-s en compte que les étudiant-e-s n'ayant eu que des rapports hétérosexuels.

Lecture : 98.5% des étudiants n'ayant eu que des rapports hétérosexuels ont affirmé avoir eu des rapports vaginaux avec leur partenaire dans le cadre de leur relation en cours.

⁵ Bozon M., 2008, « Pratiques et rencontres sexuelles : un répertoire qui s'élargit », in Bajos N. & Bozon M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte, pp.273-295.

⁶ Par souci de simplification, pour l'ensemble des tableaux du Cahier, les « ne sait pas » et « non réponse » ne sont pas présentés.

⁷ Pour les tests statistiques (Chi-carré) calculés pour les tableaux croisés présentés dans l'ensemble du Cahier, les degrés de significativité sont identifiés de la façon suivante : (°) Test non significatif à 0.05 ; (*) Test significatif à 0.05 ; (**) Test significatif à 0.01 ; (***) Test significatif à 0.001.

Deux pratiques moins répandues : les rapports anaux et l'usage de jouets sexuels

Les jeux érotiques incluant la pénétration de l'anus de l'un des deux partenaires ou l'usage de jouets sexuels sont rapportés par trois étudiant·e·s sur dix. Les rapports anaux sont rapportés par une proportion comparable d'étudiants et d'étudiantes. Contrairement à ce que l'on enregistre ici, dans l'enquête française de 2006 (Bozon, 2008) qui est une enquête dite « population générale », on note bien un écart entre les déclarations féminines et masculines : la sodomie (au moins une fois au cours de la vie) y est rapportée par 28.3% des femmes et 36.1% des hommes de 20 à 24 ans. Néanmoins, les pourcentages des deux enquêtes restent somme toute assez comparables. Relativement à cette pratique toujours, dans l'enquête UCL, **le rang de la relation paraît statistiquement discriminant**, laissant supposer une diffusion de cette pratique en fonction de l'expérience sexuelle et notamment du nombre de partenaires, puisque le pourcentage de réponses positives passe de 21.8% pour les relations de rang un à 32.9% pour les relations d'un rang supérieur. **Pour l'usage de jouets sexuels, par contre, le rang de la relation n'est pas discriminant, mais bien le sexe. Les étudiantes étant plus nombreuses (un tiers) à le déclarer que les étudiants (un quart).** Ces résultats contrastés semblent indiquer que ces deux pratiques, bien que présentant des pourcentages globalement similaires, n'occupent pas la même place dans le répertoire sexuel des individus. Une donnée supplémentaire, non montrée dans le tableau n°1, va en ce sens : la part des étudiant·e·s ayant déclaré ces deux pratiques est de 13.2%, pour 14.8% ayant rapporté des rapports anaux mais pas l'usage de jouets sexuels et 16.6% l'usage de jouets sexuels mais pas de rapports anaux. Les adeptes d'une pratique ne sont donc pas nécessairement adeptes de l'autre.

Deuxième partie : Les « nouvelles pratiques sexuelles »

Introduction

Dans cette section, nous nous intéressons successivement à la sexualité et à l'argent, et à la sexualité en image. Les questions n'ont été posées qu'aux étudiantes.

La sexualité et l'argent

Sexualité et argent, un couple tabou par excellence. L'émoi suscité récemment par la publicité pour les « sugar daddies » et « sugar babies » l'a encore rappelé⁸. La pratique n'est pas nouvelle, mais elle continue de déranger. En 2016 tout comme aujourd'hui, le climat est sans doute peu propice à une déclaration de ce type de comportements, surtout dans le cadre d'une enquête générale. Pour les appréhender de façon plus adéquate, une méthodologie spécifique serait nécessaire.

En ce sens, les pourcentages de **sexualité tarifée** enregistrés doivent vraisemblablement être considérés comme des minima. Bien que faibles, ils indiquent cependant que **le phénomène existe**. À l'instar de l'enquête française de 2006, nombre d'enquêtes n'étudient la sexualité

⁸ Voir par exemple l'article publié dans Le Soir du 25 septembre 2017 : http://plus.lesoir.be/116026/article/2017-09-25/universites-une-publicite-incitant-la-prostitution-etudiante-fait-polemique#_ga=2.266409038.119928959.1521713810-1376017727.1441185155

tarifiée que du point de vue du client de sexe masculin ; nous ne disposons dès lors pas de point de comparaison dans un univers culturel comparable.

Tableau n°2 : Les comportements impliquant sexualité et argent chez les étudiantes

Au cours de votre vie, combien de fois avez-vous :		Total
Eu des rapports sexuels en échange de cadeaux ou d'argent ?	Au moins une fois	0.6
	Jamais	99.4
Payé pour avoir des rapports sexuels ?	Au moins une fois	0.3
	Jamais	99.7
Payé pour voir des films ou spectacles sexuels ?	Au moins une fois	1.9
	Jamais	98.1

Lecture : 0.6% des étudiantes déclarent avoir déjà eu un rapport sexuel en échange de cadeaux ou d'argent.

L'item relatif au fait d'avoir payé pour voir des films ou spectacles sexuels enregistre lui aussi un pourcentage de réponses positives relativement faible. Que la pratique soit effectivement rare ou sous-déclarée en fonction d'une relative stigmatisation, ce pourcentage ne traduit en tout cas pas, comme nous allons le voir, l'absence de recours à la pornographie. Une pornographie dont on peut déduire qu'elle serait gratuite pour l'essentiel.

La sexualité en image

La sexualité en image peut prendre plusieurs formes : l'image d'inconnus comme dans la pornographie, l'image de partenaires ou de soi, l'image différée ou l'image instantanée.

Historiquement, l'image sexuelle c'est d'abord l'image érotique ou pornographique. Dans l'enquête française de 2006, 68% des femmes déclaraient avoir vu au moins une fois un film pornographique au cours de leur vie (Bozon, 2008). Même si l'accès via internet y était nettement moindre, on peut faire l'hypothèse qu'en dix ans celui-ci a pris de l'expansion et que notre population universitaire y trouve un mode d'accès privilégié, et que dès lors ces données sont comparables à celle de l'enquête UCL. **Au total, près de deux tiers des étudiantes ont rapporté avoir déjà visionné de la pornographie sur internet**, même si une consommation plus importante (plus de cinq fois) ne concernerait que un tiers des étudiantes. Certes, ce phénomène est lié à l'âge (légèrement) et au nombre de partenaires, mais on voit néanmoins qu'il touche déjà les étudiantes **avant même qu'elles aient eu leur premier rapport sexuel**, puisque **la moitié de celles-ci déclarent avoir déjà visionné de la pornographie sur internet**.

La photo numérique et l'intégration de cette technologie dans les GSMs d'abord, dans des appareils plus perfectionnés ensuite, ont cependant nourri **le processus d'appropriation individualisée de l'image (et de la vidéo) à caractère sexuel** : chacun peut devenir

photographe ou acteur, récepteur ou transmetteur de photos ou vidéos privées à caractère sexuel.

Tableau n°3 : Les comportements relatifs à la sexualité en image en fonction de l'âge et du nombre de partenaires chez les étudiantes

Au cours de votre vie, combien de fois avez-vous :		Âge		Nombre de partenaires			Total
		≤ 23 ans	≥ 24 ans	0	1	2+	
Visionné de la pornographie sur internet ? \$\$ (Âge : * ; n partenaires : ***)	Plus de 5 fois	32.2	41.2	28.7	29.8	40.2	35.0
	De 1 à 5 fois	30.4	23.8	21.0	28.6	30.1	28.1
	Jamais	37.3	35.0	50.3	41.6	29.7	36.9
Reçu de votre partenaire des photos ou vidéos à caractère sexuel ? \$ (Âge : ° ; n partenaires : **)	Plus de 5 fois	10.4	6.1	0.0	6.1	11.4	8.8
	De 1 à 5 fois	15.9	17.6	10.2	14.1	18.6	16.5
	Jamais	73.8	76.2	89.8	79.8	70.0	74.7
Transmis à votre partenaire des photos ou vidéos à caractère sexuel ? \$ (Âge : ° ; n partenaires : ***)	Plus de 5 fois	13.1	9.6	2.0	9.2	14.2	11.6
	De 1 à 5 fois	19.2	20.3	8.0	16.0	22.8	19.4
	Jamais	67.8	70.1	90.0	74.8	62.9	69.0
Filmé ou pris des photos lors d'un de vos rapports sexuels ? \$ (Âge : *** ; n partenaires : ***)	Plus de 5 fois	1.1	2.7	0.0	0.8	2.3	1.7
	De 1 à 5 fois	9.7	20.3	2.0	8.8	17.2	13.4
	Jamais	89.3	77.0	98.0	90.5	80.4	85.0
Eu des échanges via webcam au cours desquels votre partenaire était dénudé-e ? \$\$ (Âge : ° ; n partenaires : ***)	Plus de 5 fois	5.8	9.1	2.8	5.7	8.6	6.8
	De 1 à 5 fois	13.1	15.6	5.6	11.8	18.5	14.1
	Jamais	81.0	75.4	91.6	82.4	72.9	79.2
Eu des échanges via webcam en étant personnellement dénudée ? \$\$ (Âge : ° ; n partenaires : ***)	Plus de 5 fois	5.5	7.9	0.7	5.7	8.4	6.2
	De 1 à 5 fois	13.6	17.3	6.9	12.5	18.9	14.9
	Jamais	80.9	74.8	92.4	81.8	72.7	78.9

Populations : \$\$ = toutes les étudiantes ; \$ = les étudiantes ayant déjà eu des contacts intimes ou des rapports sexuels.

Lecture : 32.2% des étudiantes de 23 ans ou moins déclarent avoir visionné plus de 5 fois de la pornographie sur internet.

L'échange de telles photos ou vidéos toucherait entre 25 et 30% des étudiantes. La proportion d'étudiantes en ayant transmises dépasse légèrement la part de celles en ayant reçues, mais l'analyse (chiffres ne figurant pas dans le tableau) suggère qu'il s'agit là d'une **pratique largement réciproque** : en effet, si 66% des étudiantes déclarent n'avoir ni transmis,

ni reçu, de photos ou vidéos à caractère sexuel, 23% déclarent à l'inverse avoir transmis et reçu de telles photos ou vidéos. Si **ce phénomène** ne semble pas lié à l'âge, il semble bien l'être au nombre de partenaires, comme s'il **participait à la diversification du répertoire des pratiques sexuelles**. On notera cependant, que **cette pratique existe déjà (dans une moindre ampleur) parmi les étudiantes n'ayant pas encore eu de rapports sexuels** au sens strict du terme.

Chez les étudiantes, la pratique du sexto avec photo ou vidéo n'est donc pas marginale ; elle apparaît deux fois plus répandue que **le fait de filmer ou prendre des photos pendant un rapport sexuel (15% de réponses positives)**.

Des analyses supplémentaires montrent qu'une large majorité (71%) de celles qui ont déjà filmé ou pris des photos lors d'un rapport sexuel ont aussi pratiqué l'échange de sexto, mais parmi celles qui ont échangé des sextos sous au moins une de ses deux formes (réception ou transmission), elles ne sont que 32% à avoir filmé ou pris des photos lors d'un rapport sexuel. Bien que statistiquement liées, ces pratiques sont donc aussi partiellement indépendantes l'une de l'autre. Si la photo à caractère sexuel est leur point commun, elles se distinguent cependant sur un autre point : la distance entre les partenaires pour le sexto, la coprésence des partenaires pour la saisie photographique de rapports sexuels. Le sexto participe de la sexualisation d'un échange avec un·e partenaire absent·e ; réaliser une photo ou une vidéo lors d'un rapport sexuel modifie ce dernier et implique une prise de distance par rapport à l'acte lui-même. **Cette dernière pratique est associée tant à l'âge qu'au nombre de partenaires.**

La technologie internet ajoute une dimension par rapport à l'échange de sextos : l'interactivité simultanée. Internet, l'ordinateur et la webcam permettent aux partenaires qui le souhaitent d'avoir des échanges sexualisés à distance. Ici, on a décidé de se focaliser sur **les échanges où un des partenaires au moins était dénudé**. Dans un sens comme dans l'autre (partenaire dénudé·e *versus* soi dénudé·e), **cette pratique est rapportée par une étudiante sur cinq**. Si **cette pratique n'est pas liée à l'âge, elle l'est par contre au nombre de partenaire, bien qu'elle soit déjà présente (dans une moindre mesure) chez les étudiantes n'ayant pas encore eu de rapports sexuels**. Des analyses supplémentaires montrent qu'ici aussi **l'hypothèse de pratiques réciproques est la plus plausible** : 76% des étudiantes ne rapportent aucun échange par webcam avec un des partenaires dénudé·e·s et 18% déclarent des échanges par webcam avec un des partenaires dénudé·e·s des deux types (le ou la partenaire et soi-même).

Troisième partie : Les conséquences non désirées

Introduction

Dans cette section, nous nous intéressons successivement aux grossesses non désirées, aux infections sexuellement transmissibles, à la violence exercée lors de rapports sexuels, et aux rapports sexuels sous l'influence d'alcool ou de drogue.

Les grossesses non désirées

On dispose ici de deux indicateurs : **le fait d'avoir eu au moins une fois recours à la pilule du lendemain et le fait d'avoir subi au moins un avortement**. Tous deux sont généralement considérés comme des indicateurs de prise de risque, puisqu'ils témoignent dans la plupart des cas d'un défaut de protection lors d'une relation sexuelle. Dès lors, certains n'hésitent pas à les envisager également comme des indicateurs indirects d'une prise de risque en matière d'infections sexuellement transmissibles. Ils sont cependant aussi de natures assez différentes : recourir à la pilule du lendemain ne signifie nullement qu'une grossesse était effectivement en cours, mais plus fréquemment qu'un doute existait à ce propos ; par contre, si la décision d'avorter implique qu'une grossesse soit en cours, celle-ci peut avoir été préalablement réfléchie et désirée, mais ne pas se dérouler comme prévu.

Tableau n°4 : Déclaration de recours à la pilule du lendemain et à l'avortement parmi les étudiantes ayant déjà eu des rapports sexuels en fonction de deux groupes d'âge

		≤ 23 ans	≥ 24 ans	Total
Au cours de votre vie avez-vous déjà pris la pilule du lendemain ? (***)	Oui	34.9	54.4	41.7
	Non	65.1	45.6	58.3
Au cours de votre vie avez-vous subi un avortement ? (***)	Oui	2.8	8.8	5.0
	Non	97.2	91.2	95.0

Lecture : 34.9% des étudiantes de 23 ans ou moins déclarent avoir déjà pris la pilule du lendemain.

Comme on l'observe, **la proportion des étudiantes déclarant avoir vécu l'un ou l'autre de ces événements progresse avec l'âge**, l'âge étant lui-même un indicateur indirect du développement de la vie sexuelle et affective. Tant pour le recours à la pilule du lendemain que le recours à l'avortement, ces chiffres sont relativement proches de ceux de l'enquête *Contraception 2017* réalisée par Marketing UNMS pour l'Institut Solidaris en collaboration avec la Fédération des centres de planning familial – FPS⁹. **Pour le recours à la pilule du lendemain, l'enquête UCL donne un pourcentage global de réponses positives de 41.7%**, contre 38.8% chez les 17-20 ans, 44.5% chez les 21-30 ans, et 48.1% chez les étudiantes dans l'enquête *Contraception 2017*. **Pour le recours à l'avortement, le pourcentage global de réponses positives est de 5.0% chez les étudiantes UCL** (2.8% dans le groupe des plus jeunes, 8.8% dans celui des plus âgées), contre 12.8 chez les 17-20 ans, 9.0% chez les 21-30 ans et 8.2% chez les étudiantes dans l'enquête *Contraception 2017*. La catégorie « étudiante » de l'enquête *Contraception 2017* est incontestablement plus hétérogène que celle des étudiantes UCL qui partagent la caractéristique d'être toutes à l'université ; elle inclut notamment des filières d'études plus courtes dans lesquelles on retrouve une proportion plus importante de filles issues des milieux socioéconomiques défavorisés. Or l'enquête *Contraception 2017* montre une correspondance importante entre le groupe social

⁹ http://www.institut-solidaris.be/wp-content/uploads/2017/04/Contraception-2017_FINAL.pdf

d'appartenance et le recours à l'avortement. Ainsi, le taux global de recours à l'avortement est de 8.1% pour les groupes sociaux les plus favorisés et de 24.9% pour les groupes sociaux les plus défavorisés ; on ne retrouve pas de tels écarts pour la pilule du lendemain. Si l'on tient compte de ces trois paramètres (âge, statut d'étudiantes, et niveau social des répondantes), les comparaisons tendent à montrer que les étudiantes de l'UCL ne se démarquent guère des sous-populations comparables de la population belge francophone.

Les infections sexuellement transmissibles

L'analyse des déclarations d'antécédents d'infections sexuellement transmissibles est complexe pour plusieurs raisons : une proportion non négligeable de personnes infectées mais ne présentant pas (encore) de symptômes ne consulte pas, et ce d'autant moins que le niveau de connaissance des IST est très relatif¹⁰ ; la transmission sexuelle n'est pas le mode d'acquisition exclusif, voire même dominant de toutes les IST ; les IST ne se présentent pas toujours de façon isolée.

Tableau n°5 : Proportion d'infections sexuellement transmissibles déclarée selon le sexe, l'âge (2 catégories), et le nombre de partenaires (2 catégories)

	Sexe		Âge		Nombre de partenaires		Total
	Homme	Femme	≤ 23 ans	≥ 24 ans	1	2 ou +	
Mycoses (Sexe : *** ; âge : ** ; n partenaires : ***)	3.0	8.2	4.6	8.1	2.8	7.8	5.9
Infections bactériennes ou parasitaires (Sexe : ° ; âge : ** ; n partenaires : *)	2.1	3.9	2.0	4.9	1.6	4.1	3.1
Infections virales (Sexe : ** ; âge : ** ; n partenaires : *)	0.7	3.2	1.2	3.4	1.0	2.7	2.1

Lecture : 3.0% des étudiants ayant déjà eu des relations sexuelles et ayant répondu à la question relative aux infections sexuellement transmissibles déclarent au moins un antécédent de mycose au cours de leur vie.

Parmi les étudiant·e·s ayant déjà eu des rapports sexuels et ayant répondu à la question relative aux antécédents d'infections sexuellement transmissibles, 10.6% répondent de façon positive, une minorité (moins de 2%) rapportant plusieurs IST d'une même ou de deux catégories différentes. Si l'on suit la catégorisation proposée par Warszawski et Goulet¹¹, on

¹⁰ C'est notamment le cas des étudiant·e·s UCL. Voir : Marquet J., 2016, *IST/SIDA : quelles connaissances ? Dépistage, préservatif : quelles pratiques ?*, Cahier 1, Louvain-la-Neuve, Service d'aide aux étudiant(e)s, Observatoire de la vie étudiante, Univers santé, Centre interdisciplinaire de recherche sur les familles et les sexualités.

¹¹ Warszawski J., Goulet V., 2008, « Infections sexuellement transmissibles : des conditions inégales d'accès au dépistage », in Bajos N. & Bozon M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte, pp.461-484.

observe la distribution suivante : **5.9% des répondant·e·s déclarent au moins un antécédent de mycose** (mycoses, champignons, candidose), soit une infection que les auteures retirent des analyses sur les facteurs de risque vu que le mode d'acquisition principal chez la femme n'est pas sexuel et que les manifestations cliniques se limitent à une gêne ; **3.1% rapportent au moins une infection bactérienne ou parasitaire** (chlamydia, gonocoque, blennorragie, ureaplasma urealyticum)¹², soit une infection pour laquelle le traitement est généralement court ; **2.1% déclarent au moins une infection virale** (papillomavirus, herpès, condylome, VIH), soit une infection pour laquelle les traitements existants ne permettent que de réduire les phases où les symptômes se manifestent ; **1.3% rapportent aussi une infection mal identifiée**, soit que ces répondant·e·s ne se rappelaient pas du nom, que l'information donnée restait vague (petit virus bénin, irritation passagère, simple infection provoquant saignements et douleurs après pénétration...) ou encore que la pathologie citée ne se transmet pas ou rarement par voie sexuelle.

Si **ces déclarations** ne nous donnent pas de mesure de la prévalence réelle des IST au sein de la population étudiante, elles **semblent indiquer une relation statistique entre la déclaration d'antécédents d'IST et la carrière sexuelle des individus** appréhendée à partir de l'âge (l'âge étant statistiquement associé à la diversité des expériences d'ego, mais aussi de ses partenaires) et du nombre de partenaires. Ces observations sont conformes à la littérature scientifique sur le sujet. Les différences entre étudiants et étudiantes rejoignent pour partie les résultats de l'enquête française de 2006 (Warszawski et Goulet, 2008) où les mycoses, les infections à Chlamydia (principale infection bactérienne dans notre population) et les infections à papillomavirus (principale infection virale dans notre population) étaient plus présentes chez les femmes que chez les hommes. Cet écart semble s'expliquer, en partie au moins, par un suivi médical plus régulier des femmes que des hommes. À partir de la comparaison entre les déclarations d'antécédents et la prévalence d'une infection spécifique, celle à Chlamydia trachomatis, Warszawski et Goulet soulignent en effet que les déclarations sous-estiment la prévalence pour les deux sexes, mais principalement pour les hommes (0.2% au lieu de 1.4%, pour 0.7% au lieu de 1.6% pour les femmes).

La violence lors des rapports sexuels

Les deux questions relatives à cette thématique font partie de celles qui n'ont malencontreusement été posées qu'aux étudiantes. Elles portent sur les actes de violence lors de rapports sexuels : la première en tant que victime, la seconde en tant qu'auteur.

Bien que l'on ne dispose ici que de la version des étudiantes, ces données semblent confirmer les résultats de toutes les études sur le sujet, à savoir que **les femmes sont les premières victimes des violences sexuelles : une étudiante sur dix en a déjà été victime**. Et même si la mesure proposée est un peu grossière, puisqu'elle ne distingue que les étudiantes n'ayant eu

¹² On ne reprend ici que les IST citées par au moins un·e répondant·e. On peut donc en déduire par exemple qu'aucun cas de syphilis n'a été rapporté.

qu'un-e seul-e partenaire des autres, **le fait d'avoir été victime d'actes de violence apparaît corrélé au nombre de partenaires**. Nous ne sommes cependant pas en mesure de préciser le rang de la relation au cours de laquelle ces actes violents ont été posés, ce qui laisse pour l'instant la question du sens de la causalité ouverte : si la multiplication des partenaires peut augmenter la probabilité d'en rencontrer un violent, la violence au sein d'une relation peut aussi contribuer à y mettre un terme et à ouvrir l'espace pour une nouvelle relation. Des analyses complémentaires devraient permettre de déterminer s'il s'agit là d'un simple hasard mathématique ou de logiques plus complexes articulant le mode de sélection des partenaires, les attentes à l'égard des partenaires et de la relation, la place de la sexualité dans la relation, etc.

Tableau n°6 : Actes de violence lors de rapports sexuels en tant que victime et en tant qu'auteur rapportés par les étudiantes, en fonction de l'âge (2 catégories) et du nombre de partenaires (2 catégories)

Au cours de votre vie, combien de fois avez-vous	Âge		Nombre de partenaires		Total
	≤ 23 ans	≥ 24 ans	1	2 ou +	
Été victime de violence lors de rapports sexuels ?					
Plus de 5 fois	0.7	0.4	0.0	0.9	0.6
De 2 à 5 fois	2.1	2.4	0.4	3.3	2.2
Une fois	7.1	5.2	1.9	9.1	6.4
Jamais	90.2	92.0	97.7	86.7	90.7
(Âge : ° ; nombre de partenaires : ***)					
Posé des actes violents lors de rapports sexuels ?					
Plus de 5 fois	0.5	0.0	0.4	0.2	0.3
De 2 à 5 fois	0.5	0.4	0.4	0.7	0.6
Une fois	0.7	0.0	0.0	0.7	0.4
Jamais	98.4	99.6	99.2	98.4	98.7
(Âge : ° ; nombre de partenaires : °)					

Lecture : 0.7% des étudiantes de moins de 24 ans ayant déjà eu des relations sexuelles et ayant répondu à la question déclarent avoir été victime de violence à plus de cinq reprises lors de rapports sexuels.

Les rapports sexuels sous influence de l'alcool

Trois items s'intéressent aux rapports sexuels sous influence de l'alcool chez les étudiantes (ces questions n'ont pas été posées aux étudiants) ; elles portent sur l'oubli de détails importants, sur l'absence de protection et sur le regret d'avoir eu des rapports sexuels, en raison de la consommation d'alcool.

Pour ces trois questions, on constate que la proportion de réponses positives oscille entre un quart et un tiers. Que la première qui globalise la consommation d'alcool et d'autres drogues enregistre le pourcentage de réponses positives le plus élevé n'est peut-être pas étonnant, mais les pourcentages correspondants des deux questions suivantes ne sont guère plus faibles.

Tableau n°7 : Expériences de rapports sexuels sous l'influence de l'alcool chez les étudiantes, en fonction de l'âge (2 catégories) et du nombre de partenaires (2 catégories)

Au cours de votre vie, combien de fois avez-vous	Âge		Nombre de partenaires		Total	
	≤ 23 ans	≥ 24 ans	1	2 ou +		
Eu des rapports sexuels sous l'influence de l'alcool ou d'une drogue au point de ne plus vous souvenir de détails importants de l'échange sexuel ?	Plus de 5 fois	4.3	5.6	1.9	6.7	4.8
	De 2 à 5 fois	13.9	10.0	5.3	16.5	12.3
	Une fois	16.2	14.1	8.8	19.3	15.3
	Jamais	65.5	70.3	84.0	57.4	67.5
(Âge : ° ; nombre de partenaires : ***)						
Eu des rapports sexuels non protégés à cause de votre consommation d'alcool?	Plus de 5 fois	1.1	5.2	0.0	4.2	2.6
	De 2 à 5 fois	9.2	8.0	3.0	12.4	8.8
	Une fois	12.6	15.2	4.6	18.9	13.4
	Jamais	77.1	71.6	92.4	64.6	75.2
(Âge : ** ; nombre de partenaires : ***)						
Eu des rapports sexuels sous l'influence de l'alcool et que vous avez ensuite regrettés ?	Plus de 5 fois	1.1	2.8	0.4	2.8	1.8
	De 2 à 5 fois	8.9	10.1	1.5	14.3	9.3
	Une fois	17.8	18.6	5.7	25.5	18.0
	Jamais	72.1	68.4	92.4	57.4	70.9
(Âge : ° ; nombre de partenaires : ***)						

Lecture : 4.3% des étudiantes de moins de 24 ans ayant déjà eu des relations sexuelles et ayant répondu à la question déclarent avoir eu plus de cinq rapports sexuels sous l'influence de l'alcool ou d'une drogue au point de ne plus se souvenir de détails importants de l'échange sexuel.

Les deux dernières situations avaient été investiguées dans les deux enquêtes réalisées auprès des étudiant-e-s UCL sur leur consommation d'alcool en 2010 et 2015. Dans la plus récente, 83.4% des étudiants et 88.9% des étudiantes déclaraient n'avoir jamais eu de rapports sexuels non protégés à cause de leur consommation d'alcool ; 84.8% des étudiants et 88.3% des étudiantes déclaraient n'avoir jamais eu de rapports sexuels sous influence de l'alcool et

regrettés par la suite¹³. Les pourcentages correspondants enregistrés pour les étudiantes sont ici de 75.2% et 70.9%, soit nettement plus faibles. La modification de l'échelle des réponses, laissant plus de place à l'expression de comportements rares, explique sans doute ces écarts. Quoi qu'il en soit, ils témoignent de l'ampleur du phénomène.

Au total, 46% des étudiantes répondent de façon positive pour au moins une de ces trois questions.

Pour les trois items, on observe une correspondance entre les réponses positives et le nombre de partenaires. On peut faire l'hypothèse que l'augmentation du nombre de partenaires accroît la probabilité d'avoir rencontré un-e partenaire dans le cadre de festivités étudiantes, dont certaines sont relativement arrosées. Mais on ne peut exclure que pour certain·e·s, l'effet désinhibant de l'alcool soit explicitement recherché.

¹³ Données transmises par Séverine Lannoy que nous remercions.

En guise de conclusion : 10 idées à retenir

1. **Les rapports vaginaux** (dans le cadre des relations hétérosexuelles) **et les contacts bucco-génitaux** sont des pratiques sexuelles rapportées par un minimum de 95% des étudiant·e·s. Les jeux érotiques incluant la pénétration de l'anus de l'un des deux partenaires ou l'usage de jouets sexuels sont rapportés par trois étudiant·e·s sur dix.
2. Près de deux tiers des étudiantes ont rapporté avoir déjà visionné de la pornographie sur internet.
3. L'échange de photos ou vidéos à caractère sexuel est rapporté par une proportion de 25 à 30% des étudiantes. Cette pratique semble largement réciproque.
4. Les échanges via internet où un des partenaires au moins était dénudé sont rapportés par une étudiante sur cinq. Cette pratique semble largement réciproque.
5. **Quinze pourcents des étudiantes disent avoir déjà filmé ou pris des photos pendant un rapport sexuel.**
6. **Toutes les pratiques touchant à la représentation photographique de la sexualité** (visionner de la pornographie, échanger (transmettre et recevoir) des photos à caractère sexuel, filmer un rapport sexuel, avoir des échanges « dénudés » via internet) **sont liées au nombre de partenaires, comme si elles participaient à la diversification du répertoire des pratiques sexuelles.** Cependant, ces pratiques existent déjà (dans une moindre ampleur) parmi les étudiantes n'ayant pas encore eu de rapports sexuels.
7. **Une étudiante sur vingt a déjà subi un avortement ; deux sur cinq ont déjà eu recours à la pilule du lendemain.**
8. **Un·e étudiant·e sur dix rapporte au moins un épisode d'IST (au cours de la vie).**
9. **Une étudiante sur dix rapporte au moins un épisode de violence subie lors de rapports sexuels.**
10. **En matière de rapports sexuels sous influence de l'alcool, près d'une étudiante sur deux rapporte au moins un épisode ayant eu une des conséquences négatives** suivantes : oubli de détails importants de l'échange sexuel, absence de protection, regret d'avoir eu le rapport sexuel.

Ces résultats dessinent 5 axes de prévention : la contraception, les infections sexuellement transmissibles, la violence lors des rapports sexuels, les rapports sexuels sous influence de l'alcool, l'utilisation des images sexuelles (celles de soi et celles des partenaires).

À ces axes de prévention, **on ajoutera un point d'attention** : celui de la **sexualité tarifée**, qui traduit bien souvent des relations inégalitaires, même si le phénomène donne ici l'apparence d'être statistiquement marginal.

* * *

La suite dans le prochain cahier qui sera consacré aux valeurs et idéaux relationnels.